

**POUR GARANTIR
UNE LECTURE ADAPTÉE
AUX PERSONNES MALVOYANTES
GRÂCE À DES CRITÈRES
TYPOGRAPHIQUES, GRAPHIQUES
ET TECHNIQUES FIABLES**

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr

EUGÉNIE SOUS LES BOMBES

ANNE PERCIN

EUGÉNIE SOUS LES BOMBES

À vue d'œil

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2026.
© À vue d'œil, 2026,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0936-1

À VUE D'ŒIL
6, avenue Eiffel
78424 Carrières-sur-Seine cedex
www.avuedoeil.fr

Ce livre est dédié à tous les descendants d'Eugénie, et spécialement à la mémoire de mon oncle Robert Percin qui, par son travail de défricheur, en a préparé l'écriture.

À tous ceux qui vivent sous les bombes de toutes les guerres...

« L'un des privilèges de la littérature,
c'est de dire "je"
au nom de ceux qui n'ont pas pu parler
ou que personne ne voulait entendre.
Pas besoin d'élever le ton.
Il suffit de dire :
"Oui, c'était comme ça et pas
autrement." »

Patrick Modiano,
Préface à Erich Maria Remarque,
À l'ouest rien de nouveau.

EXORDE

En juillet 1982, dans un restaurant du Val-d'Ajol, mon grand-père invite ses quatre fils, leurs épouses et leurs enfants, à fêter ses soixante-dix ans. J'ai douze ans et mon grand-père m'effraie : il a la voix forte, une silhouette trapue de lutteur, des yeux d'aigle et un rire homérique. Il est le dernier descendant d'une tragédie dont je ne sais rien.

Notre famille occupe une grande partie de la salle. Nous sommes bruyants, le vin gai et le verbe haut. Un convive, installé à une table voisine, s'approche. Il a appris notre patronyme grâce à l'indiscrétion d'un serveur. Il aimerait savoir si, par hasard, nous ne serions pas de la famille d'un certain directeur d'école

catholique, qui exerça à Épinal dans la première moitié du siècle. Un de mes oncles acquiesce : nous sommes les descendants de Charles. On possède de lui, dans un grand cadre ovale, une photographie retouchée au fusain. Plutôt bel homme dans le goût de l'époque, il porte l'impériale, combinaison audacieuse de la moustache à guidon et de la barbichette, qui en fait un clone sympathique de Napoléon III.

À part ça, on ne sait rien de lui.

À l'invitation de l'oncle, l'importun prend une chaise et s'assied à notre table. Il s'adresse à nous avec une déférence d'autant plus inexplicable, à mes yeux, que personne dans ma famille n'a jamais rien fait qui puisse nous valoir la postérité. Il nous montre, de loin, son propre père assis à une table, dînant en compagnie d'une femme âgée, son épouse.

Ils ont l'air bien mis, un peu compassés, avec quelque chose d'élégant que nous ne partageons pas. Le digne monsieur, resté assis, nous salue d'un hochement de tête. Son fils nous apprend qu'il a été un ancien élève de Charles. Il leur a même si souvent parlé de lui que son nom – le nom de Charles, notre nom, et encore aujourd'hui *mon* nom – est devenu célèbre parmi eux.

Cette incongruité nous flatte, et nous ressentons collectivement un peu de fierté mêlée de gêne – car ils savent des choses que nous ne savons pas. Personne ne parle jamais de Charles, chez nous. La famille semble avoir commencé il y a soixante-dix ans avec mon grand-père, ce titan auto-engendré.

L'intrus commence à évoquer devant nous ces souvenirs scolaires qui sentent l'école d'autrefois, le *zeitgeist* du début

du siècle : l'estrade, l'encre violette, le bonnet d'âne, les dictées tous les jours, les récitations qu'on accomplit en faisant les liaisons et les mains dans le dos – des tirades entières de Racine, imaginez cela ! Et puis le piquet au coin, le front contre le mur. La règle sur le bout des doigts. Doigts qu'il fallait tenir serrés, soudés comme ça, pour que la règle tape sur chaque ongle en même temps, exactement. Petit à petit, nos sourires amusés se figent. Il raconte les humiliations, les brimades : oreilles tirées à vous les arracher, interminables lignes à copier. Le pensum préféré de Charles était une phrase demeurée célèbre parmi ses élèves, transmise à mon grand-père qui l'infligea aussi à ses fils, véritable injonction à la modestie, à l'humilité sinon à la haine de soi, et qu'il fallait conjuguer à toutes les personnes, à tous les temps et à tous les modes :

Je suis le plus exécrable fainéant que la terre ait jamais porté et portera jamais en ses flancs.

On rit, un peu jaune. Un malaise s'installe, surtout au récit du supplice de la règle sous les genoux. Car Charles faisait agenouiller les récalcitrants sur une règle en métal, pendant une heure, le temps qu'il faut pour que la gêne devienne douleur, jusqu'à ce que l'acier paraisse vous entrer dans l'os et que vous ne puissiez plus vous relever qu'avec l'aide de vos camarades, suffoqués de terreur, qui vous évacuent, pantelant, dans la cour.

La qualité du souvenir qu'on laisse est le fruit d'une vie, dit un proverbe arabe. Le souvenir de Charles est un fruit étrange, un peu pourri, vaguement effrayant. J'ai douze ans, et j'apprends que mon arrière-grand-père était un

célèbre tyran scolaire. Je ne suis plus très sûre d'assumer l'héritage.

Le convive nous confirme : son père, en sortant de l'école de Charles, est entré à Polytechnique. Les élèves de Charles formaient une élite : aguerrie, éprouvée, comme des soldats qui sont allés au feu. Et instruits, surtout. Incroyablement instruits. Meilleur taux de réussite au Brevet, résultats prodigieux aux examens, ascension sociale foudroyante : on dirait un marabout africain. Il a instruit des fils de notables – qu'il talochait aussi bien que les autres, car qui aime bien châtie bien.

Sa mort, en 1932, fut annoncée dans la presse vosgienne trois jours d'affilée : le convoi funèbre défila de la rue d'Alsace, quartier populaire et vaguement miteux, jusqu'à la basilique, cœur historique de la ville, escorté de ses anciens élèves. Il était devenu un notable lui-

même, une *figure* – lui qui venait pourtant d'un quartier fangeux, d'un patelin de bouseux, de l'ornière pour ainsi dire. D'un passé de paysans crottés dont on a tout oublié, dans la famille, et dont il fut le seul à s'élever. Self-made man, disait-on dans les années 1980, au moment où se passe cette scène. Transfuge de classe, selon les termes d'aujourd'hui. Un parvenu, aurait-on dit au dix-neuvième siècle, non sans mépris. *C'est dur de sortir de l'enclave*, comme chante Brel dans *Jaurès* : l'exploit force le respect autant qu'il éveille la méfiance. Au fond, une pomme qui tombe si loin du pommier, ça n'est jamais très rassurant.

Et ses enfants, demande alors le convive inconnu, que sont-ils devenus, les cinq enfants de Charles ? Ont-ils prospéré, eux aussi ? Jusqu'où ont-ils

grimpé l'échelle sociale : ont-ils dépassé le maître, ou ses élèves ?

Mes cousins et moi-même, à peine revenus de toutes ces révélations, nous tournons vers mon grand-père, ce héros au sourire grinçant. Un peu gêné, il explique alors qu'il a conduit et réparé des autocars toute sa vie. Que ses petites sœurs ont épousé des boulangers et, par voie de conséquence, vendu du pain et des gâteaux. L'ascension sociale ? Laissez-nous rire. Les deux aînés ? Alors eux, oui, peut-être qu'ils ont réussi... Question de point de vue. Le frère aîné de mon grand-père est devenu curé d'une paroisse près de Domrémy-la-Pucelle et sa grande sœur, doublement sœur puisque moniale, est morte quelque part dans un couvent. Entrer dans les ordres, s'élever vers Dieu, est-ce un signe d'élévation sociale ou un constat d'échec ? Vous avez trois heures.